

Brian Monast

**Le rapport psychophysique :  
question ontologique ou épistémologique ?**

Congrès de l'Acfas  
Sherbrooke, mai 2011

1. Il se trouve, en philosophie contemporaine de l'esprit, une tendance qui consiste à insister pour faire de la question du rapport psychophysique une question ontologique et non épistémologique. Cela se comprend. C'est qu'on se soucie surtout de soutenir que l'esprit est un fait naturel, et, par là, on entend matériel. On s'interroge alors sur ce qui est, à l'aide d'un regard qui est encore porté sur les choses. Mais, faire de la question du rapport psychophysique une question épistémologique, c'est renverser ce regard en le portant sur nous-même, et cesser de défendre un monisme de la substance dans ce qui est vu, et découvrir au lieu dans ce regard même le fond d'une dualité insurmontable. Mais ce qui m'intéresse dans ce qui suit n'est pas tant cette dualité que la résistance marquée que semble trahir la littérature face à la possibilité d'un tel tournant. Je chercherai à en fournir une explication, mais le plus important est d'abord de porter cette tendance au grand jour.
2. Pour ce faire, nous prendrons comme repère un auteur en particulier — il s'agit de Galen Strawson, fils du célèbre Peter Frederick —, et même d'un article en particulier<sup>1</sup>. Mais, comme Strawson aborde la question du rapport psychophysique à partir d'une position panpsychiste, il nous faut d'abord

---

<sup>1</sup> « Realistic Monism: Why Physicalism Entails Panpsychism », *Journal of Consciousness*

clarifier ce que peut être le panpsychisme, en examinant la réponse qu'apporte le panpsychisme au dilemme psychophysique.

3. Partant d'une position matérialiste, il n'y aurait que deux voies qui permettraient encore de penser le rapport entre la matière et l'esprit : celle du panpsychisme et celle de la survenance. Pour le panpsychiste, l'esprit correspond aux propriétés intrinsèques de la matière, par opposition à ses propriétés extrinsèques et relationnelles que la science peut indexer. Pour la théorie de la survenance, sous laquelle peuvent être rangées les thèses computationnalistes et fonctionnalistes, l'esprit est un sous-produit d'un ordre organisé quelconque de la matière. De ces deux approches au dilemme psychophysique, seule la première me semble offrir une explication qui vise la véritable question que soulève l'énigmatique différence entre l'esprit et la matière.

4. Le défi, connu de tous, est le suivant. Être matérialiste, c'est dire que tout est matière. Mais une enquête physique sérieuse ne peut que laisser de côté le mental. Où donc est le mental ? Les thèses de la survenance ne répondent pas à cette question. C'est que le naturaliste *ne pourrait pas* chercher à l'esprit des bases causales matérielles. Car, si un fait mental *est* aussi un fait physique, comme le propose essentiellement toute doctrine naturaliste, entendue au sens courant, il ne peut y avoir de rapport de causalité entre l'un et l'autre. C'est pourquoi, enfin, une réponse valide à l'énigme consiste à dire que le physique et le mental sont deux *perspectives* différentes — interne et externe — sur un seul et même fait, être ou réalité.

5. L'idée a déjà été mise de l'avant avec assez d'éloquence, par un contemporain et homologue d'Einstein, Arthur Eddington, et quand Schopenhauer ramène le noumène du corps à la volonté, il ne fait que nous

---

*Studies*, vol. 13, n° 10-11 (2006) : 3-31.

offrir une figure particulière de la même intuition. Ruyer nous en offre une description des plus explicites, et s'en fait un tenant, dans les premières pages de *La conscience et le corps*<sup>2</sup>, et Missa nous la résume excellemment en écrivant ceci :

On ne peut donc accepter *stricto sensu* la théorie de l'identité. L'esprit, c'est bien le cerveau, mais perçu du point de vue *intérieur*. De ce fait, nous considérons qu'il convient d'adopter la théorie du *double aspect*, laquelle proclame, en substance, que l'esprit constitue la face subjective, le cerveau la face objective, d'une même entité [...]³.

6. Maintenant, c'est Strawson qui s'en remet à cette même idée. Il le fait en visant spécifiquement d'abord l'épiphénoménisme, puis les thèses de l'émergence (ou de la survenance). La thèse épiphénoméniste serait ontologiquement insatisfaisante. Le matérialiste ne peut simplement pas dire que l'esprit est un fantôme, une illusion, un mirage. Si tout est matériel, la conscience elle-même doit être matérielle. Son souci portant donc sur la cohérence du physicalisme, Strawson garde l'œil fixé sur l'aspect ontologique du panpsychisme.

7. Mais cette réponse panpsychique est-elle avant tout *ontologique* ou *épistémologique* ? Concerne-t-elle essentiellement l'être réel, ou concerne-t-elle simplement nos capacités de connaître le réel ? Nous pouvons maintenant poser la question. En prenant la défense du panpsychisme, Strawson se lance dans un débat dont l'enjeu semble être essentiellement ontologique. Du moins, c'est ce qu'il souhaite que nous comprenions. Cela ne surprend pas. Après tout, son souci est de dire, d'abord, que l'esprit *existe*, c'est du statut

---

<sup>2</sup> Paris : P.U.F., 1937, p. 6-12.

<sup>3</sup> Jean-Noël Missa, « Que peut-on espérer d'une théorie neuroscientifique de la conscience ? Plaidoyer pour une approche évolutionniste », dans *Des neurosciences à la philosophie. Neurophilosophie et philosophie des neurosciences*, P. Poirier-L. Faucher (dir.), Paris : Syllepse, 2008, p. 360. Je souligne.

d'existence de l'esprit dont il est question. Il s'agit d'abord de sortir l'être de la conscience de son exil épiphénoménal où, à la fin, même les thèses de la survenance finissent par le reléguer, puisqu'elles n'en font qu'un quelconque effet secondaire, dépendant d'une réalité plus fondamentale. C'est pour répondre à ce défaut de statut que Strawson défend une explication de l'écart psychophysique, qui est celle d'Eddington, en prétendant que les propriétés mentales sont des propriétés intrinsèques de la matière, par opposition à ses propriétés extrinsèques, que seraient ses propriétés physiques, ou plutôt son apparence physique, « apparence physique » étant alors un pléonasme.

8. Il peut certainement être très intéressant de se demander ce que peuvent être de telles propriétés intrinsèques, et ce que peut valoir et ce que peut impliquer en pratique une telle explication de l'écart psychophysique. Mais ce qui m'intéresse est autre chose. Ce qui m'intéresse est l'insistance avec laquelle Strawson veut faire de cette problématique une problématique ontologique, alors même que sa solution repose sur un constat foncièrement épistémologique. Car le panpsychisme qu'il fait sien prétend que ce que nous appelons 'esprit' (ou 'conscience', 'vie intérieure', ou encore 'pensée') constituerait en fait un accès intérieur à une chose bien spécifique, la seule à laquelle nous pourrions avoir un tel accès, celle que nous sommes. L'esprit serait alors une fenêtre sur le nouménal. Le mental serait une autre manière de *connaître* la matière. Il n'est pas certain que Strawson lui-même saisisse à quel point cette réponse transforme le problème — quoiqu'on puisse parfois soupçonner un fin rhétoricien qui ménage les éclats —, mais c'est bien sur un terrain épistémologique, à titre de réflexion sur nos conditions existentielles, certes, mais sur nos conditions *épistémiques* existentielles, que le débat semble dès lors déplacé.

9. Et, effectivement, nous verrons Strawson déployer des efforts pour

montrer que nous avons accès à deux types de connaissances, soulignant, comme l'usage l'exige à ce point-ci, les limites nécessaires de la connaissance scientifique et objective, en tant que cette connaissance se limite aux propriétés objectives, dites extrinsèques ou relationnelles. Donc, même si la thèse de Strawson est ontologique, ses propos portant sur ce qui est, ce qui peut être et ce qui ne peut être, il fait appel, dans ses raisonnements, à des observations épistémologiques, cherchant à appuyer, sur ces observations, des énoncés concernant l'existence, donc des énoncés ontologiques. Ses remarques ne concernent pas seulement notre capacité ou notre incapacité de connaître : la position qu'il fait sienne pose une dualité de formes de connaissance incommensurables.

10. Pour faire sens de ce biais par lequel l'auteur met plus en valeur la portée ontologique de son propos que sa portée épistémologique, il suffit de penser au contexte contemporain dans lequel ce propos s'insère. Ce que vise principalement le texte de Strawson sont les diverses thèses de la survenance ou de l'émergence. Il insistera, dans le contexte de ce débat, sur l'idée que l'univers doit être *logique*. Et cela veut dire, en un mot, que l'univers peut nous être incompréhensible à bien des égards, mais qu'il ne peut pas néanmoins comprendre des *miracles* (ou des contradictions). Si, dans une matière, même organisée, il n'y avait pas d'esprit et que, tout d'un coup, voilà non seulement un cerveau — ce qui, en soi, ne poserait pas de difficulté —, mais voilà en plus un esprit, cela correspondrait à un événement magique. L'esprit ne pourrait pas plus apparaître à partir de rien que ne le pourrait une matière quelconque. La thèse de la survenance, par exemple, aurait tout l'air d'une thèse où l'on tire A de non-A (p. 17), et paraît aussi « absurde » que ne pourrait paraître l'idée que l'espace puisse émerger d'un rassemblement de points mathématiques dépourvus d'étendue (p. 15).

11. Or, la valeur de cette position ou des thèses qu'elle tente de discréditer est moins importante pour nous par rapport à la présente réflexion. Ce qui importe plus est de faire ressortir l'*esprit* qui anime un tel débat. Cet esprit nous paraît être nul autre qu'une « mystico-phobie » : une peur bleue de tout ce qui peut ressembler à de la magie.

12. On sent ici, non seulement une impatience ou une intolérance, mais un simple refus catégorique devant tout ce qui peut paraître soit contradictoire, gratuit ou contraire à l'ordre des choses. Il y a, dans cette attitude, quelque chose de terre-à-terre, de très sain. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le reproche coloré que McGinn réservait à Strawson ne colle pas. Le panpsychisme, lui dit-il, serait une doctrine de drogué, un mythe, une bêtise confortable<sup>4</sup>. Nous pouvons reconnaître là un reproche qui procède, lui aussi, du même esprit naturaliste que l'on retrouve chez Strawson, marqué par cette phobie de tout irréalisme apparent. Mais, justement, c'est ce même fervent attachement à un réalisme rationnel qui guide Strawson vers le panpsychisme et qui explique son insistance sur le volet ontologique de la question. C'est sa fidélité indéfectible au dogme naturaliste qui lui permet d'élever son raisonnement à des hauteurs où peu ont accepté de le suivre : si l'esprit est matière, il ne peut y avoir de rapport causal entre l'un et l'autre. Pour le matérialiste courageux, lucide, il n'y a plus qu'une voie, qu'une issue : le panpsychisme, avec l'idée que la dualité esprit-matière corresponde à une dualité intériorité-extériorité. Conscient que le panpsychisme ne peut que lui attirer une mauvaise presse chez les siens, Strawson écrira : « Longtemps, j'ai cru que c'était de la folie, mais je me suis fait à l'idée, maintenant que je sais qu'il n'y a pas d'autre option qui ne nous traînerait pas au moins jusqu'à un "dualisme de la substance" » (p. 25). Le dualisme de la substance, voilà une

---

<sup>4</sup> Colin McGinn, « Hard Questions », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 13, n° 10-11 (2006), p. 93.

position ontologique ; comment résister à une telle thèse, sinon en enfonçant ses propres talons dans un monisme ontologique ? Le naturalisme serait essentiellement une position ontologique, dans son intention initiale, parce qu'il représenterait un effort pour se dessaisir de toute fausse croyance au sujet de ce qui existe, et tout particulièrement de croyances dont la raison ultime se trouverait en nous, et dans nos désirs, et non dans l'objet. De là l'insistance habituelle du naturalisme pour souligner la valeur ontologique de ses prétentions.

13. Ce serait donc de même sa fidélité à la doctrine naturaliste qui inciterait Strawson à inscrire ses réflexions sur le plan de l'ontologie, et à « voler aussi haut [qu'il le put] au-dessus des questions épistémologiques reconnues »<sup>5</sup>. Et cette fidélité explique son adhésion à la thèse panpsychiste elle-même. Car, c'est l'exigence de réalisme, caractéristique du naturalisme, qui le contraint à prendre parti pour le panpsychisme, lequel lui a d'abord tout l'air de n'être que folie. « Le vrai physicalisme », écrit-il, « le physicalisme réaliste, implique le panpsychisme » et, « quels que soient les problèmes que ce fait peut soulever, ce seront des problèmes auxquels un vrai physicaliste devra se confronter. » (p. 26)

14. En d'autres mots, s'il avait à se confronter à des faits éminemment contradictoires, le réaliste en lui ne saurait nier de tels faits ; il serait au contraire contraint d'opter pour une hypothèse qui imputerait la difficulté aux limites inhérentes à la compréhension humaine en tant que telle, de manière à préserver la validité de la thèse d'une cohérence foncière du réel, hypothèse qui correspond à la thèse fondamentale du naturalisme. Mais voilà, expliquer la nature insaisissable d'une réalité, soit celle de l'esprit, en évoquant les limites de la connaissance humaine, c'est faire de l'épistémologie.

15. Tout se présente comme si, malgré tout son zèle, ou plutôt en raison de ce zèle, Strawson avait plus en vue la mise en marché d'un point de doctrine naturaliste que l'examen de la question cruciale que pose, du point de vue de cette doctrine, le fait de l'esprit. Ce que j'aimerais souligner est que ce semble être là un réflexe naturaliste rudimentaire qui ne lui est pas propre. En cherchant à soutenir l'idée de l'*identité* de l'esprit et du corps, cherche-t-on surtout à soutenir le statut de l'esprit, en prétendant qu'il est beaucoup plus qu'un épiphénomène, ou cherche-t-on plutôt à soutenir le statut du naturalisme ? Ce serait l'*ardeur* naturaliste qui retiendrait donc Strawson aux premiers moments de sa doctrine, où il importe d'abord d'*arracher* l'esprit à l'intemporel, afin de le descendre sur Terre, en l'inscrivant dans la nature. Tout en reconnaissant l'irréductibilité de l'un à l'autre, il semble plus intéressé à soutenir le monisme, qu'à expliciter la signification du dualisme qu'implique cette irréductibilité. On tient si farouchement à montrer comment l'esprit peut n'être que matière, à défendre le *rapprochement* des deux termes, qu'on ne pense plus à tenir compte de la complète incommensurabilité qui existe entre eux, et à chercher quel sens un être vivant doit encore reconnaître à cette différence insurmontable qui doit exister entre la connaissance immédiate et subjective du monde et son image objective.

16. En faisant un pas de plus, on se rend compte que cette dualité épistémique est inévitable, qu'elle n'est rien de moins que cette même dualité qui est combattue depuis toujours à titre de dualité ontologique, mais qui ne peut plus l'être, du moment qu'on la reconnaît comme étant une dualité épistémique et non ontologique.

Merci.

---

<sup>5</sup> Galen Strawson, « Panpsychism? Reply to Commentators with a Celebration of Descartes », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 13, n° 10-11 (2006), p. 250.





## BIBLIOGRAPHIE

- EDDINGTON, Arthur S., *La nature du monde physique*, G. Cros (trad.), Paris, Payot, 1929, (*The Nature of the Physical World*, Cambridge U. Press, 1929). En particulier, les chapitres XI à XV.
- JACKSON, Frank, « Epiphenomenal Qualia », *Philosophical Quarterly*, 32 (1982) : 127-136. Repris dans *Philosophy of Mind: A Guide and Anthology*, John Heil (dir.), Oxford U. Press, 2004, p.762-771 ; *Philosophy of Mind. Classical and Contemporary Readings*, D.J. Chalmers (dir.), Oxford U. Press, 2002, p. 273-280 ; *There's Something about Mary* (cf. Churchland, 1989), p. 39-50.
- MISSA, Jean-Noël, « Que peut-on espérer d'une théorie neuroscientifique de la conscience ? Plaidoyer pour une approche évolutionniste », in *Des neurosciences à la philosophie. Neurophilosophie et philosophie des neurosciences*, P. Poirier-L. Faucher (dir.), Paris : Syllepse, 2008). Missa est philosophe mais aussi docteur en neurosciences.
- NAGEL, Thomas, « Quel effet cela fait-il d'être une chauve-souris ? » in *Questions mortelles*, P. Engel (trad.), Paris, P.U.F., 1983, p. 193-209 (« What Is It Like to Be Bat? » *Philosophical Review*, 83 [1973] : 435-450; repris dans *Mortal Questions*, London, Canto, 1991).
- RUYER, Raymond, *La conscience et le corps*, Paris : P.U.F., 1937, p. 6-12. L'auteur ajoutera des considérations, cependant, plus loin dans le texte, où il proposera une explication de la nature qualitative des sensations par des variations des formes dans la matière au niveau infinitésimal. Cette seule idée indique que même cet auteur n'avait pas, du moins à cette époque, pleinement intégré le principe panpsychique dans sa philosophie.
- SEARLE, John R., *La redécouverte de l'esprit (The Rediscovery of Mind)*, MIT, 1992), C. Tiercelin (trad.), Paris, Gallimard, 1995.
- STRAWSON, Galen, « Realistic Monism: Why Physicalism Entails Panpsychism », *Journal of Consciousness Studies*, 13 (2006) : 3-31. Cet article note plusieurs sources où cette version du panpsychisme se trouverait endossé.